

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Discours universitaires

Guy Laflèche, *Polémiques*, Laval, Les Éditions du Singulier, 1992, 320 p.

Collectif, *La lecture et l'écriture. Enseignement et apprentissage*, sous la direction de Clémence Préfontaine et Monique Lebrun, Montréal, Les Éditions Logiques, collection « Écoles », 1992, 355 p.

Michel Gaulin

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1992). Review of [Discours universitaires / Guy Laflèche, *Polémiques*, Laval, Les Éditions du Singulier, 1992, 320 p. / Collectif, *La lecture et l'écriture. Enseignement et apprentissage*, sous la direction de Clémence Préfontaine et Monique Lebrun, Montréal, Les Éditions Logiques, collection « Écoles », 1992, 355 p.] *Lettres québécoises*, (68), 50–51.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Discours universitaires

Un ouvrage qui pourfend un certain type de discours universitaire pendant que l'autre l'étale dans sa béate luxuriance.

ESSAI
Michel Gaulin

VOILÀ MAINTENANT UNE BONNE TRENTAINE D'ANNÉES QUE, pour ne pas être en reste face aux autres sphères du savoir, le vaste champ des études «littéraires» s'est mis à l'heure, aux méthodes et au langage des sciences humaines. Démarche paradoxale, en apparence, pour un domaine où, eu égard au caractère même de la littérature, activité ludique par excellence, devrait primer le principe du plaisir. Et pourtant, au même titre que toute autre activité humaine, la littérature, dans ses deux référents consubstantiels, lecture et écriture, ne saurait se soustraire à l'examen rigoureux du regard critique. À l'évidence, cependant, il y a deux façons pour ce regard de s'exercer. L'une débouche sur une vision éclairante et décapante des choses, l'autre, au contraire, sur le vide sonore.

Métier : polémiste

À l'instar de plusieurs de ceux qui, comme lui, préservent jalousement leur droit à la dissidence, Guy Lafèche n'est vraisemblablement pas pour son entourage un collègue facile ou commode. «Polémiste de métier», comme il se décrit lui-même à plusieurs reprises, il est sûr de lui, sûr de son habileté à dresser une «véritable réplique» (p. 189), qu'il sait, du reste, «absolument irréprochable» et rédigée «de main de maître» (p. 195). Aucun défi n'est trop petit ou trop grand pour son esprit alerte et sa plume acérée. S'il tient naturellement à répondre à un article de presse qu'il considère injuste à l'endroit d'un de ses ouvrages, il ne répugne pas non plus à s'engager, au nom tout à la fois du bon sens et d'un usage correct de la langue, dans des controverses d'ordre plus général comme celles qui ont entouré, ces dernières années, l'utilisation du mot «arrêt» sur les panneaux de signalisation routière ou l'attribution du vocable «place» à un immeuble commercial, soit encore à dénoncer, aberration qui perdure, l'utilisation abusive et redondante de la parenthèse féminine dans les textes de nature administrative là où le génie de la langue voudrait que la forme masculine désigne indifféremment les deux sexes.

Parce qu'il nage à contre-courant, Lafèche éprouve souvent du mal à faire accepter les textes qu'il destine soit à la presse, soit à des revues savantes. On lui reproche de ne pas avoir «le ton» (p. 232), on hésite à l'inviter à faire une communication ou à fournir un article, on lui retire le droit de réplique après le lui avoir accordé. C'est pourquoi plusieurs des textes recueillis dans le présent ouvrage paraissent pour la première fois dans leur intégralité ou, comme c'est le cas pour l'importante étude sur l'histoire de l'édition critique au Québec, préparée à l'origine pour une université italienne, en version française.

C'est sans doute en partie aussi cet état de choses qui explique que Lafèche soit devenu, au cours des dernières années, l'éditeur de ses propres ouvrages. Il dénonce en tout cas, dans *Polémiques*, la forme de censure inhérente au «monopole arbitraire» (p. 198) que détiennent les périodiques sur le droit de réplique aux articles parus dans leurs pages. Il s'en prend à l'entente tacite par laquelle trop souvent, au Québec, une publication refuse l'accueil de ses colonnes à un texte de nature polémique dirigé contre une publication sœur. Et il met de l'avant l'idée intéressante d'une revue qui serait exclusivement consacrée à l'art de la réplique et de la polémique, et qui manque encore, pour l'instant, à notre firmament littéraire.

Mais, au delà de ses intentions plus purement polémiques, ce qui fait l'intérêt du livre de Lafèche, c'est la réflexion qu'on y trouve sur certaines tendances actuelles de la recherche en littérature québécoise, réflexion qui s'accompagne d'une solide remise en question de bien des poncifs de notre (jeune) tradition littéraire. À cet égard, les chapitres qu'il consacre aux grandeurs et aux misères de l'édition critique au Québec et, à propos du roman de Gabrielle Roy, aux «bonheurs d'occasion du roman québécois» me paraissent incontestablement les plus riches et les plus significatifs de son ouvrage.

Auteur lui-même de deux éditions critiques, Lafèche ne prise guère le tournant qu'a emprunté au Québec, depuis une bonne vingtaine d'années, cette activité savante dont il fait remonter les origines, sous divers avatars, à l'année 1843. S'il admire, comme tant d'autres, à cause de l'individualité dont elle témoigne encore, l'édition Lacourcière des *Poésies complètes (1896-1899)* de Nelligan (1952), il s'en prend par contre à la tradition, douteuse à ses yeux, de l'édition fondée sur une méthode «uniforme et rigoureusement scientifique» que devait instaurer en 1968 l'édition Wyczynski du *Voyage en Angleterre et en France* de François-Xavier Garneau et reprendre à son compte par la suite la Bibliothèque du Nouveau Monde. Ce que Lafèche reproche avant tout à la BNM, c'est son protocole d'édition trop rigide et uniforme qui sacrifie à la tyrannie du modèle «le caractère unique et impératif» de chaque œuvre (p. 111). Cela mène, selon lui, à des travaux qui sont bien davantage le fait «d'un bon secrétaire et quelques assistants de recherche» (p. 97) que celui de véritables chercheurs capables d'imagination, d'innovation, d'individualisme «et même [d']un peu d'indiscipline» (p. 95), toutes qualités que Lafèche associe à la recherche bien comprise et, partant, féconde.



De façon plus générale, Laflèche reproche à l'édition critique québécoise actuelle ses choix peu judicieux (dans la BNM, par exemple, *Un homme et son péché*, «petit écrit sans valeur aucune», p. 101) ou son immixtion discutable dans le domaine des éditeurs littéraires (exemple, le projet ÉDAQ, l'édition des œuvres d'Hubert Aquin), mais plus encore son refus de se mettre «au service de son lecteur avant même d'être au service du texte édité et de son auteur» (p. 91-92). C'est pourquoi, contre les tenants de l'édition «universitaire» et Réal Ouellet en particulier, il a défendu avec tant d'acharnement l'édition de *Maria Chapdelaine* par Ghislaine Legendre (1980), dont le grand mérite lui paraît d'avoir, par l'originalité et la liberté de son approche, mis au jour la dimension mythique de ce roman longtemps présenté comme un récit exemplaire du Canada français et qui ne serait, en définitive, qu'un «extraordinaire et machiavélique roman pour adolescents»-(p. 127).

On le constate, Guy Laflèche a des opinions bien tranchées sur plusieurs des valeurs «sûres» de notre littérature et il n'hésite pas à prendre le contre-pied de jugements qui font depuis longtemps autorité, comme en témoigne sa lecture novatrice (et corrosive) de *Bonheur d'occasion*. Là où la critique a, de façon presque unanime, crié au chef-d'œuvre, Laflèche voit plus modestement, pour sa part, «un excellent roman populaire» dont la structure inspirée du roman feuilleton ne véhicule, en dernière analyse, que des idées reçues au triple plan de la substance, des thèmes et des idéologies. Laflèche n'en veut pas tant au roman lui-même, qui porte les marques d'une première œuvre, ou à son auteur encore inexpérimenté, mais bien plutôt à la critique dont le rôle est de juger et qui ne sait guère faire preuve de plus de discernement ou d'idées originales que le milieu ambiant.

Or, chez Guy Laflèche, ce sont l'originalité, la dissidence, le regard subversif qui constituent les pierres de touche de la vie de l'esprit. Tout son livre, qui s'appuie à la fois sur une très vaste culture et le savoir spécialisé de l'universitaire, est destiné à dénoncer «l'appareil idéologique d'État» (expression empruntée à Althusser — p. 207) qui s'est déjà emparé de notre littérature et de notre vie intellectuelle, encore pourtant à leurs balbutiements, et sont en passe de les transformer en simples réceptacles de lieux communs et d'idées reçues. Il fera sans doute grincer bien des dents, mais il n'en constitue pas moins un joyeux et nécessaire coup de grisou dans la caverne de notre Landerneau. Bref, un livre stimulant qui a quelque chose à dire.

Inanités sonores

J'aimerais pouvoir en dire autant de l'autre ouvrage qui fait l'objet de

la présente chronique et qui porte, en apparence, sur une question qui me tient à cœur, celle des rapports réciproques entre lecture et écriture. Las, on ne trouvera dans ce collectif, qui réunit les actes d'un colloque tenu en 1991 dans le cadre des réunions de l'ACFAS, sous l'égide du groupe LÉO (lecture, écriture, ordinateur), animé par un groupe de professeurs de l'UQAM, que la forme extrême du discours amphigourique des universitaires, dénoncé à juste titre par Laflèche dans son livre.

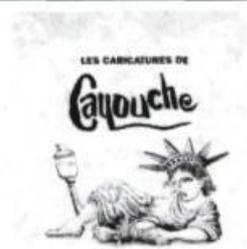
On tient ici l'exemple parfait de ces livres créés de toutes pièces pour permettre à de jeunes professeurs de se monter rapidement le dossier qui leur donnera accès à la promotion si ardemment convoitée. Les directrices de la publication n'en font d'ailleurs pas mystère, qui parlent, aux premières lignes de leur introduction, de la nécessité «de donner aux chercheurs toutes les occasions voulues de mettre de l'avant leurs contributions» (p. 13). Quelques lignes plus bas, le ton de l'ouvrage est donné : la «grammaire traditionnelle», la littérature, la «stylistique classique» sont repoussées du revers la main au profit d'un éloge des «programmes-cadres [qui] ont mis de l'avant non pas le contenu, mais l'élève, ses capacités et son contexte d'apprentissage» (*ibid.*).

On trouvera donc dans ce livre une foison de termes barbares, tels «lisibilité» et «scriptibilité», de même que force diagrammes rébarbatifs qui m'ont rappelé la mise en page des ouvrages de sémiotique dont Laflèche se moque dans son livre. Et, révélation des révélations, on y apprendra, entre autres perles, que l'individu qui écrit «forme des lettres, des mots, des phrases, des paragraphes» (p. 92).

N'en déplaise à ces messieurs-dames qui m'ont appris, comme à monsieur Jourdain, que je fais, en rédigeant cette chronique, de la «textualisation», j'ai tiré plus de science, s'agissant de correction de la langue et d'organisation logique d'un texte, des exercices d'analyse grammaticale et logique auxquels, ô bonheur, on m'a longuement astreint à l'école des sœurs, que n'en apprendront jamais les «s'éduquants» d'aujourd'hui (terme jadis mis à l'honneur dans un document de la CEQ) au contact des théories fumeuses et artificielles des spécialistes modernes des sciences (?) de l'éducation.

Je renvoie, pour mémoire, les collaborateurs de cet ouvrage à la communication de Guy Laflèche sur la sémiotique, présentée elle aussi dans le cadre d'un colloque de l'ACFAS, mais qui portait pour titre, celui-là : «Science et pseudo-sciences : rôle et responsabilité des scientifiques».

**ALECTURE
L'ÉCRITURE**



Les Caricatures de Cayouche de Réal Bérard et Bernard Bocquel, 28 x 21,5cm, viii-136p., 1992, ISBN 2-921347-14-8, 24,95\$.

Livre unique en son genre. 260 caricatures d'un monde où le Canayen est toujours à fleur de peau — cinq parties : le menton (Brian Mulroney), la politique; la vie; le monde; Cayouche. Une introduction, une présentation des dessins, et une interview avec le caricaturiste. Le tout bouillonne de vie et d'humour.

Accostages, récits et nouvelles, avec une introduction d'Ingrid Joubert, et les textes de René Ammann, Pauline Johnson-Tanguay, Monique R. Jeannotte, François-Xavier Eygun, René La Fleur, 21,5 x 28cm., xxx-162 p., 1992, ISBN 2-921347-11-3, 19,95 \$. Les illustrations de Réal Bérard.

Les personnages de ces textes, souvent des marginaux, échouent sur des rivages étranges et imprévus qui se révèlent soit pays natal, soit enfer. Les dessins de Bérard captent bien la vie de ces personnes en quête d'accostages réels ou imaginaires.



Les Éditions du Blé
C.P. 31, Saint-Boniface (Manitoba)
R2H 3B4

Diffusion Raffin

